

L'ESPRIT DE L'ATELIER
16 ARTISTES FORMÉS
AUX BEAUX-ARTS
DE PARIS AVEC
DJAMEL TATAH

MO.CO. PANACÉE
31.01. → 03.05.2026

L'ESPRIT DE L'ATELIER

En écho à l'exposition que le MO.CO. consacre à l'histoire de l'École Supérieure des Beaux-Arts de Montpellier (MO.CO. Esba), le MO.CO. Panacée propose une réflexion autour d'un « cas d'école » : l'atelier de Djamel Tatah aux Beaux-Arts de Paris. Professeur pendant quinze années au sein de cette institution, Djamel Tatah a formé une génération d'artistes dont la diversité des pratiques, la singularité des trajectoires et la rapide émergence sur la scène nationale intriguent.

À la différence de la plupart des écoles d'art territoriales, dont celle de Montpellier, les Beaux-Arts de Paris reposent sur un système « d'ateliers ». Chacun est dirigé de manière autonome par un artiste reconnu, français ou étranger. Hérité du XIX^e siècle, ce dispositif a profondément évolué depuis : il ne s'agit plus de reproduire un style, mais, à travers un dialogue quotidien avec une figure tutélaire, de trouver sa propre voix. Ce compagnonnage encourage l'autonomie et favorise l'émergence d'un langage singulier tout en inscrivant chaque étudiant dans une communauté de pairs.

Professeur à Paris de 2008 à 2023, le peintre Djamel Tatah, aujourd'hui installé à Montpellier, a ainsi formé de nombreux étudiants, dont une quinzaine d'artistes qui se distinguent aujourd'hui par la force de leur œuvre et l'essor de leur carrière : Kenia Almaraz Murillo, Raphaëlle Benzimra, Djabril Boukhenaïssi, Tristan Chevillard, Fabien Conti, Mathilde Denize, Léo Dorfner, Clémence Gbonon, Bilal Hamdad, Nina Jayasuriya, Dora Jeridi, David Mbuyi, Zélie Nguyen, Pierre Pauze, Blaise Schwartz et Rayan Yasmineh.

Djamel Tatah revendique une pédagogie fondée sur les notions de transmission et d'autodidaxie qui semblent, au premier abord, contradictoires. Que peut-on transmettre, en effet, si ce n'est un savoir ? La pédagogie de la confiance, plus que

de la répétition, ouvre un espace de liberté dans lequel chacun peut affirmer sa propre subjectivité et inventer ses formes.

L'exposition réunit plus de 120 œuvres, récentes ou spécialement conçues pour l'occasion. À travers la peinture – oscillant entre figuration et abstraction – mais aussi le dessin, la sculpture, le tissage ou l'installation, les artistes ouvrent des mondes intérieurs, réels ou fictionnels, à la frontière du présent et de l'imaginaire collectif. Leurs représentations, d'une grande diversité formelle, s'inspirent aussi bien des maîtres anciens que des pratiques vernaculaires, des miniatures persanes, des héritages diasporiques, de la musique contemporaine, de la culture pop et post-internet. Jouant souvent du fragment, ils explorent les interstices, les marges et leurs possibles.

Si toute sélection implique une part de subjectivité, le parti pris a été de constituer des ensembles d'œuvres significatifs, afin de témoigner de la richesse et de la pluralité des univers. Au sein de cette constellation, ce qui relie ces artistes n'est pas une esthétique commune mais l'expérience partagée d'avoir été accompagnés dans leur devenir artiste. Plus qu'un héritage formel, l'exposition célèbre une transmission entendue comme un passage, un élan, une invitation à tracer son propre chemin.

Commissariat de l'exposition :
Numa Hambursin, directeur général du MO.CO.

Coordination :
Rahmouna Boutayeb, curatrice
Alexis Loisel-Montambaux,
assistant d'exposition.

L'autodidaxie de l'atelier

Extrait de l'entretien dans le catalogue d'exposition Numa Hambursin avec Djamel Tatah Montpellier, 13 novembre 2025

Numa Hambursin : En 2008, à l'âge de 49 ans, tu deviens professeur aux Beaux-Arts de Paris. Pourquoi ce choix ? Répond-il à un désir de transmission, à une forme de vocation ou à un simple hasard de la vie ?

Djamel Tatah : Pour être très sincère, quand j'ai eu 35 ans, on m'a proposé d'être professeur à l'école des Beaux-Arts de Valenciennes. J'ai passé le concours, j'ai été sélectionné et j'ai laissé la place au second. Je me suis dit que je n'étais pas prêt, que j'étais trop jeune. Plus tard, un poste s'est libéré aux Beaux-Arts de Paris. Je me suis dit que maintenant, oui, ce serait possible. Je vivais à Paris, j'étais curieux de ce contact avec la jeunesse et l'expérience de la transmission m'intriguait. J'ai donc tenté le concours en me disant : « Si je m'ennuie au bout de trois mois, j'arrêterai. Si c'est au bout d'un an, j'arrêterai, si c'est au bout de deux ans, etc. ». Finalement, je suis resté 15 ans. Les conditions me plaisaient, il y avait un espace de liberté énorme. [...]

NH : Tu as délibérément refusé de « faire école » ?

DT : Je ne voulais pas faire école avec mes principes artistiques. La seule idée que j'avais, c'était de développer leur intérêt. Par exemple, une telle pouvait être très attirée par l'art allemand sans le savoir. Je l'orientais dans cette direction. Un autre pouvait être attiré par l'art anglais sans le savoir. Je lui donnais des pistes en ce sens. Il pouvait être aussi attiré par le cinéma, je l'encourageais à s'y plonger. Chaque individu est une expérience et c'est ce qui m'a passionné. Mon travail consistait à les pousser dans ce qu'ils avaient à creuser, chercher, dans les questions qu'ils se posaient et en même temps, ils me nourrissaient. Je leur disais : « Intéresse-toi à ça, ça et ça, va chercher à la bibliothèque et dans trois mois, tu me fais un cours sur tout ce que tu as appris, tout ce que tu as vu, et dans ton travail, je veux le voir se développer par rapport à telle question que tu te poses, par rapport à ton hésitation ici, à cette décision que tu viens de prendre là. Si ce n'est pas la bonne route, on réfléchira et on trouvera ». Je ne donnais pas les références. Je proposais des pistes et ils allaient chercher leurs propres repères. J'ai essayé de leur faire sentir que le plus important, c'est de chercher et que quand ils cherchent, ils trouvent quelque chose. [...]

NH : À la lumière des œuvres présentées dans l'exposition, je suis frappé par la diversité des seize artistes, par l'hétérogénéité de leurs parcours et des médiums. On aurait pu imaginer qu'il n'y aurait que des peintres, or c'est loin d'être le cas. Comment s'opérait, au départ, la sélection des étudiants intégrant ton atelier ?

DT : Les étudiants sélectionnés pour entrer dans l'école doivent trouver un atelier qui va les accueillir tout au long de leur scolarité. Ils se présentaient dans mon atelier avec un dossier de travaux, c'était juste un contact humain. En général, je me faisais accompagner de deux ou trois étudiants de quatrième ou cinquième année. Quand on faisait les recrutements de première année, tous ceux qui étaient inscrits dans mon atelier étaient bienvenus. On regardait leurs travaux, puis on discutait beaucoup. Ensuite, on parlait entre nous, chacun donnait ses impressions, mais, au final, c'est moi qui décidais. Parce que j'avais des critères que mes étudiants n'avaient pas forcément en tête, des questions pédagogiques et d'ordre structurel de l'atelier. Mais ce qui primait, c'était de savoir si le nouvel étudiant allait bien s'intégrer dans le groupe. Est-ce que c'était quelqu'un qui allait vouloir prendre le pouvoir ou qui était très égoïste... ? J'essayais toujours de sonder ça. [...]

NH : Lorsqu'on observe les carrières des seize artistes exposés, on constate de belles trajectoires professionnelles, souvent précoces et ambitieuses, avec des projets importants, tant au niveau national qu'international. Penses-tu qu'il existe un lien entre cette réussite et ce qu'ils ont appris auprès de toi, ou s'agit-il d'un phénomène de génération ?

DT : Oui, je pense que c'est un mouvement de génération et le fruit d'un travail collectif. Il y a beaucoup d'artistes qui sont passés aux Beaux-Arts de Paris et qui ont eu des carrières intéressantes : les étudiants de Christian Boltanski, d'Annette Messager, de Giuseppe Penone et d'autres.

En ce qui concerne mon atelier, je pense que j'ai été très honnête. Ils ont toujours pu compter sur moi, sur ma présence, mes conseils professionnels, techniques, théoriques, et sur ma position d'artiste. Est-ce que j'ai fait quelque chose de particulier ? Est-ce que ça leur a servi pour leur chemin ? Je n'en sais rien. J'espère qu'ils ont au moins appris une chose, c'est qu'il ne faut pas confondre la production artistique et la vie sociale de l'œuvre. Ça, je l'ai répété 2 000 fois. Je leur ai dit que la traversée du désert pouvait arriver à n'importe quel moment. [...]

NH : La préparation de l'exposition au MO.CO. Panacée a été –pour nous qui l'avons organisée –un moment de grand plaisir, notamment dans la rencontre avec chacun des seize artistes, avec des personnalités fortes et variées. Nous avons été étonnés par la diversité des profils, mais en même temps par leur humilité, leur contact facile et agréable. Il y a une absence de rivalité manifeste. Que peux-tu nous dire de cette génération sortie de ton atelier ?

DT : Je vous ai donné une liste d'une trentaine d'étudiants. Vous en avez sélectionné la moitié à peu près. Qu'est-ce que je peux dire ? Qu'il y a la première étudiante et la dernière étudiante qui ont passé leur diplôme avec moi. Le choix est ce qu'il est. Il y a des gens que j'aime beaucoup. Il en manque quelques-uns, mais il n'y avait pas assez de place. Après, il y a aussi beaucoup d'étudiants que j'ai perdu de vue, et dont je n'ai plus de nouvelles. Mais ce que je peux dire, c'est que ceux qui sont là, sont vraiment ravis. D'ailleurs comme ils se sont formés sur une quinzaine d'années, certains ne se connaissaient pas, et c'est une très belle occasion pour qu'ils se rencontrent. [...]

NH : Quand on a conçu l'affiche de l'exposition, j'aurais naturellement eu tendance à choisir une œuvre, une image un peu spectaculaire. Mais toi, qui pourtant n'as jamais été directif quant aux différents aspects de cette exposition, tu as souhaité clairement qu'aucun des seize artistes ne soit mis en avant par une de ses œuvres sur l'affiche. Pourquoi ?

DT : *L'esprit de l'atelier* est le titre de l'exposition. Le travail d'une seule personne ne pouvait pas représenter cet esprit de l'atelier. Je retiens plutôt que c'est une communauté d'artistes qui se sont rencontrés, respectés énormément, qui se sontentraîdés et continuent à le faire aujourd'hui. Ils ne sont pas en challenge, ni en concurrence. L'affiche devait refléter cet état d'esprit.

Kenia Almaraz Murillo
Raphaëlle Benzimra
Djabril Boukhenaïssi
Tristan Chevillard
Fabien Conti
Mathilde Denize
Léo Dorfner
Clémence Gbonon
Bilal Hamdad
Nina Jayasuriya
Dora Jeridi
David Mbuyi
Zélie Nguyen
Pierre Pauze
Blaise Schwartz
Rayan Yasmineh

Salle 1

Djabril BOUKHENAÏSSI

Né en 1993 en région parisienne.

Vit et travaille à Paris et dans la région du Perche.

Diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2018.

Djabril Boukhenaïssi nourrit sa peinture et ses recherches à partir de ses expériences, ses souvenirs et son rapport au monde.

Oscillant entre le réel et le fictionnel, il se réfère autant à l'histoire de l'art, notamment au Romantisme, qu'à la littérature, la poésie ou la philosophie. Dans sa peinture, les figures, qu'elles soient humaines, animales ou végétales, y sont évanescences. Ces réminiscences sont rendues possible par la savante combinaison de la peinture à l'huile réhaussée au fusain, semant ainsi le trouble entre les différents plans, tendant vers l'abstraction et le rêve. Les cinq œuvres présentées pour l'exposition, que ce soit le souvenir d'une proche, un portrait, un bouquet de fleurs ou un paysage, jouent d'un espace-temps autre, celui du sensible. Pour *La vue* qu'il réalise en 2025, le cadre de la fenêtre nous rend observateur d'une scène où les plans extérieurs et intérieurs se fondent, où les personnages sont entre l'apparition et la disparition, créant une scène étrange où les gestes banals comme regarder et jouer deviennent de précieux souvenirs qui résistent à leur disparition.

Mathilde DENIZE

Née en 1986 à Sarcelles (France).

Vit et travaille à Paris.

Diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2013.

Du travail de Mathilde Denize, qui s'articule autour de la peinture, de la sculpture, de l'installation, de la performance ou encore de la vidéo, se dégage un certain calme

et une douce poésie. Elle mène une réflexion sur la présence et l'absence, mais aussi sur la mémoire et notre rapport au temps. Par la combinaison de gestes simples et intuitifs dans sa peinture, souvent faite d'objets collectés, de toiles recyclées, elle crée des tableaux et des volumes dans l'espace, qui évoquent des êtres fragmentés et irréels. S'en dégage un lien fort au corps absent et pourtant bien présent dans les interstices.

Dans l'exposition, deux costumes ambigus de la série des *Sound of figures* [Le son des figures] de 2024, se situant entre l'armure et la tenue de camouflage, flottent dans l'espace et semblent, tel le génie, tout droit sortis des céramiques *Received* [Reçu] qu'elles enserrant à leur base. En parallèle, trois peintures, renforcées par leurs tonalités pastel, combinent des formes et des fragments qui s'évadent et semblent en mouvement. Elles rappellent son rapport à la danse, au théâtre et au cinéma avec lesquels elle a mené durant plusieurs années de nombreuses collaborations.

Clémence GBONON

Née en 1994 à Clermont-Ferrand (France).

Vit et travaille à Paris.

Diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2024.

Clémence Gbonon puise dans l'histoire de la peinture, notamment américaine des années 1950 à nos jours, en abordant l'acte de peindre comme une plongée dans l'inconscient. Ce processus d'excavation intérieure donne lieu à des tableaux métaphysiques qui figurent des espaces mentaux et domestiques fantasmés. Elle décrit ses phases de création comme intenses, fugaces, physiques. Ses rares esquisses préparatoires ne tracent que les zones où elle concentrera l'intensité. Pour le reste, elle suit la main qui pense à même la toile, en la retournant à plusieurs reprises. Les personnages sont d'abord peints à l'endroit,

puis recouverts en partie, créant une inquiétante étrangeté. Ses toiles représentent des figures dans des situations d'introspection ou d'intimité. Clémence Gbonon s'interroge sur la façon d'envisager les limites de nos vies quotidiennes, évoquées notamment par Frantz Fanon, bell hooks ou Michel Foucault. Sa peinture cherche à les dépasser en formulant une contre-réalité fantasmatique et libre. Lors de ses premières années aux Beaux-Arts, elle travaillait avec des couleurs terreuses, avant que Djamel Tatah ne l'encourage à s'intéresser aux artistes pop. Peu à peu, sa palette s'est enrichie de couleurs saturées et vibrantes.

Salle 2

Bilal HAMDAD

Né en 1987 à Sidi Bel Abbès (Algérie).

Vit et travaille à Paris.

Diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2018.

C'est aux Beaux-Arts de Sidi Bel Abbès que Bilal Hamdad expérimente pour la première fois la peinture à l'huile. La composition de ses toiles est faite à partir de photographies du quotidien qu'il réalise dans l'espace public. Ses scènes représentent souvent un certain métissage culturel, tandis que les attitudes introspectives de ses personnages suggèrent la solitude peuplée parisienne. Sa touche est inspirée notamment de Édouard Manet (1832–1883) et Edgar Degas (1834–1917), qu'il cite dans certains détails.

La série des scènes en terrasse de café prend pour point de départ *Les Ménines* (1656–1657) de Diego Velázquez, que Bilal Hamdad étudie de près lors de sa résidence à la Casa Velázquez à Madrid en 2023-2024. Il en garde notamment la représentation de surfaces miroitantes

en arrière-plan, qui viennent ouvrir la composition, en reflétant des éléments hors champ. La série *L'Horizon* est inspirée de l'*Ophélie* (1851–1852) du peintre britannique John Everett Millais. Pour *L'Horizon II* et *Sans titre*, l'artiste David Mbuyi a servi de modèle, rencontré lors de leur formation dans l'atelier de Djamel Tatah. Sous le pinceau de Bilal Hamdad, le passé et le présent ne sont ni linéaires ni opposés, ils s'entremêlent.

Salle 3

Pierre PAUZE

Né en 1991 à Meudon (France).

Vit et travaille à Paris.

Diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2016

et du Freynoy–Studio national des arts contemporains en 2019.

Pierre Pauze puise dans les sciences, l'économie, la culture internet et la technologie pour créer des films, installations et protocoles où les images deviennent des forces opérantes. La *blockchain*, l'Intelligence Artificielle (IA), les plateformes de média sociaux deviennent des ressources qu'il met au service de récits alternatifs, fluctuant de l'utopique au dystopique dans un contexte de crise écologique, économique et d'hyper-accélération. Il étudie également le fonctionnement de «mèmes internet» et leur effet de masse. Pour l'installation *Draw me a Brainrot* [Dessine-moi un *brainrot*] produite pour l'exposition, il combine l'analyse de données graphiques et ses modèles de représentations, qu'il croise avec la divination algorithmique. Il joue de l'ambiguïté d'une œuvre générée par l'IA, où s'entremêlent sur la toile et les murs de l'espace d'exposition, des représentations fictives peintes à la main et réelles de graphiques cryptographiques

diffusées sur écrans dans un foisonnant flux d’images. Un groupe de mêmes reproduit en adhésif transparent sur une porte de verre, brouille les pistes entre image réelle et virtuelle. L’artiste remet en question la distinction entre données brutes et intervention humaine dans la création de ces modèles.

Coursives 1, 2 et 3

Nina JAYASURIYA

Née en 1996 à Paris (France).
Vit et travaille à Paris et au Sri Lanka.
Diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2023.

Nina Jayasuriya sculpte, cuit, peint, teint, transforme. Elle travaille la terre, l’émail, le textile, à partir de techniques artisanales qu’elle a apprises autant aux Beaux-Arts de Paris qu’au Sri Lanka, comme la poterie traditionnelle. Parmi ses sujets de prédilection : le sacré et le profane, les interstices de l’histoire, les zones de contacts entre cultures ou entre matériaux. Ses *Seaux* (2025) sont autant de réceptacles pour palier à des fuites d’eau ou d’histoires dissidentes, qui viennent créer un humble *concerto*. Ils recueillent des pièces exhaussant des vœux qui s’oxydent peu à peu. *L’Ange Mercure* (2025), telle une statue votive d’un ange déchu, est agrémentée de colliers de gélules et perles teintées au mercurochrome. Il évoque aussi bien de délicats poisons qu’une guérison par la pharmacopée—écho à l’histoire de la Panacée, jadis collègue royal de médecine puis école de pharmacie—ou par des savoirs ancestraux considérés un temps comme sorcellerie. Avec les *Trésors du futur* (2024—en cours), Nina Jayasuriya magnifie des objets du quotidien par la fonte d’éléments résiduels (pièces de

monnaie, bouts de verre), leur conférant une matérialité aussi précieuse que fragile. Elle rappelle ainsi que toute chose, même banale à première vue, peut changer de statut à nos yeux selon le lieu et l’époque.

Tristan CHEVILLARD

Né en 1997 à Paris (France).
Vit et travaille en région parisienne.
Diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2023.

Tristan Chevillard s’intéresse aux zones liminaires et récits en marge de l’histoire. Son répertoire de formes, comme les matériaux qu’il travaille, sèment le doute sur leur nature et leur temporalité. Il cherche dans les interstices pour imaginer des contre-histoires, à partir d’êtres résilients ou oubliés (pigeons déchus, frêles insectes, monstres d’une autre époque), qu’il recompose avec les reliques de l’ère capitaliste. L’installation *La Catedrala dels Vencuts* [La cathédrale des vaincus, en languedocien, dialecte occitan], produite pour l’exposition, est constituée d’étranges enseignes lumineuses. Les gargouilles sont censées éloigner ou attirer Lucifer—le premier des anges déchus—à l’extérieur, tandis que la lumière de ces vitraux de fortune évoque la présence divine dans le chœur de l’église ou cathédrale. Tristan Chevillard introduit ici des monstres occitans païens, comme le Drac ou la Tarasque qui hante les marécages près de Tarascon. Il réconcilie des mondes que l’on oppose souvent : ténèbres et lumière, divin et profane, époques médiévale et contemporaine. Les pigeons de nos villes ne seraient-ils pas des pigeons voyageurs déchus, ceux autrefois employés par les seigneurs ? Ils sont aussi un clin d’œil à un épisode dans l’atelier de Djamel Tatah, où les élèves de retour de congés y découvrirent un pigeon apeuré qui avait laissé sur leurs toiles quelques souvenirs.

Kenia ALMARAZ MURILLO

Née en 1994 à Santa Cruz de la Sierra (Bolivie).

Vit et travaille à Paris.

Diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2020.

C'est au côté de Simone Prouvé (1931–2024) qu'elle apprend la technique de tissage de basse-lisse qui permet de réaliser des tapisseries tissées à l'horizontale en trames discontinues. Sa pratique est traversée par le lien qu'elle conserve à sa Bolivie natale et celui des savoir-faire ancestraux et pluriculturels, transmis de génération en génération. Elle les traduit dans des tissages et peintures aux formes abstraites et géométriques inspirées de tisserandes et muralistes boliviens. Dès lors, sa pratique se déploie à la fois autour du tissage et de l'hybridation du naturel et de l'industriel, ainsi que de la lumière qui y joue un rôle prépondérant par l'insertion de simples néons ou de phares de véhicules.

Réalisés en 2023, les deux tissages *Caracol* [Escargot] et *Antenita 3* [Petite antenne] mêlent différents matériaux (alpaga, laine, coton, fil d'or, néon...) offrant l'expérience de formes abstraites et colorées traversées de lumière qui en souligne la vibration. Les antennes symbolisent les petits insectes et mollusques, tels que les fourmis et escargots qui peuplent nos écosystèmes. À la fois allusion à la lenteur, organes de perceptions et de communications, ces êtres discrets dégagent une certaine sagesse et forcent l'admiration par leurs systèmes d'organisations.

Salle 4

Blaise SCHWARTZ

Né en 1992 à Gien (France).

Vit et travaille à Paris.

Diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2016.

La peinture de Blaise Schwartz opère un décentrement du regard humain pour nous orienter vers l'animal, le végétal et le minéral. Elle révèle son goût pour l'étrangeté du vivant : la chauve-souris (mammifère volant), notre proximité avec les primates. Ses toiles distordent les échelles, de la vis à la voie lactée, de la cartographie vers le micro-organisme. Elles semblent vouloir échapper à la rapidité contemporaine, pour rejoindre le rythme géologique ou celui de l'évolution des espèces. *Europe* (2023) mêle ainsi le rythme de formation des continents, le cycle de rotation de la Terre, celui des objets qui gravitent autour d'elle, de l'escargot qui trace son chemin à travers des millénaires d'adaptation. Les animaux sont souvent décentrés sur la toile, comme s'ils résistaient à y être enfermés. L'étrangeté des séries de chiroptères (chauves-souris) et de gastéropodes (mollusques) joue sur notre inconscient phobique, notre révulsion pour le gluant, ce qui grouille ou qui peut mordre, voire véhiculer des parasites et maladies. En cela, les œuvres de Blaise Schwartz mettent à l'épreuve notre empathie, notre perception de la fragilité et du mignon, pour révéler la mise à distance que l'on a créée avec beaucoup d'espèces.

Salle 5

Léo DORFNER

Né en 1985 à Paris (France).

Vit et travaille à Paris.

Diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2011.

Les œuvres de Léo Dorfner frappent par l'immédiateté des images qu'elles contiennent, inspirées des réseaux sociaux qui mettent sur le même plan corps et aliments, personnes et objets de consommation. Elles ont pour point commun une certaine sensualité, une forte présence de peaux, de langues, de dents, d'aliments trop parfaits, qui semblent appeler à toucher, sentir, croquer, aimer, vivre. Léo Dorfner travaille à partir de photographies glanées sur internet, ou qu'il prend lui-même. Il compile des scènes baroques du quotidien contemporain, en puisant sans hiérarchie dans la sculpture classique et les images qui n'ont habituellement pas vocation à perdurer, que l'on reçoit ou que l'on envoie. Imprégnées de culture populaire et de moments d'intimité, ses œuvres incluent des textes ou sont titrées d'après des extraits de musiques rocks, de paroles de chansons (comme celles de Léo Ferré, dans *Zero-point energy* [Energie du point zéro], 2016), de traductions de *L'Illiade* d'Homère (dans *Attachment theory* [Théorie de l'attachement], 2016), de SMS, de slogans. Mises côte à côte, comme un mur recouvert de pochettes de disques ou de posters, elles jouent une satire sociale du regard postmoderne, qui tente de surmonter le désenchantement du monde.

Salle 6

Fabien CONTI

Né en 1997 à Paris (France).

Vit et travaille à Paris.

Diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2023.

Fabien Conti joue de la matérialité de la peinture et ses diverses techniques (huile, acrylique et aérosol) pour produire des paysages de prime abord bucoliques et paisibles, dépourvus de présence humaine. Il attache une importance particulière à la couleur, nourri de nombreuses lectures sur le sujet, influencé par le Romantisme allemand, offrant des paysages vibrants et chatoyants qui suscitent la contemplation, la rêverie et laissent méditatifs. Néanmoins, sous couvert d'une nature représentée idéalisée, il sous-tend les tensions face à l'impasse environnementale à l'ère de l'anthropocène. Parmi ses œuvres récentes, réalisées en 2025, se dégage une énigmatique lumière hors du temps, ni le jour, ni la nuit, à la géographie incertaine. Que ce soit dans sa série des *Herbes*, dans *Soleil rouge* ou pour le grand diptyque de quatre mètres, un phénomène météorologique étrange fait son apparition dans le paysage, au milieu des herbes et des arbres. L'artiste peint les ciels avec des couleurs acidulées et pop, qui créent une « heure vermillon » qui se substitue à l'heure bleue, période entre le jour et la nuit, qui se situe avant le lever du soleil ou juste après son coucher.

David MBUYI

Né en 1997 à Kinshasa (République démocratique du Congo). Vit et travaille à Paris.

Diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2023.

David Mbuyi puise ses sujets dans des scènes du quotidien, où des personnages sont représentés dans un environnement à la lisière

entre l'urbain et la nature environnante. Les toiles présentées dans l'exposition sont réalisées à partir de photographies qu'il adapte au grès de ses croquis. Si sa touche aux traits de pinceaux apparents laisserait présager une exécution rapide, son processus de création fait en réalité l'éloge d'une lenteur appliquée. *La Table* (2025) a été réalisée en cinq mois. David Mbuyi a d'abord travaillé par soustraction à partir d'une photo qu'il a prise, en enlevant peu à peu des personnages et détails. La représentation quasi anatomique de l'arbre lui confère un statut de personnage, sur le même plan que les deux hommes jouant au billard. Ils sont représentés avec une grande attention portée sur leur morphologie. Les pinceaux utilisés presque à sec confèrent aux œuvres une couche picturale qui laisse la toile visible par endroit. Mbuyi met au point cette touche vibrante en 2022, après avoir découvert l'œuvre du peintre britannique Euan Uglow (1932-2000).

Dora JERIDI

Née en 1988 à Paris (France).
Vit et travaille à New York (États-Unis).
Diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2022.

Le travail de Dora Jeridi se caractérise par une tension palpable entre figuration et abstraction, le développement d'une pratique exaltée, énergique et expressive qui témoigne d'un désir fort vis-à-vis de la matière et d'un rapport gourmand, parfois vorace, à la peinture. Dans un jeu de superposition de différentes matières comme la peinture à l'huile et aérosol, le fusain, le bâton d'huile, elle crée des situations insaisissables, où l'indicible prend forme et trouve une traduction dans le chaos.

Parmi les quatre peintures de 2023 et 2024 présentées dans l'exposition *PONY CLUB (GUERNICA FOR KIDS)* [Club de poney (Guernica pour les enfants)] et *Lonely Child*

[Enfant solitaire] impressionnent par leurs formats et l'énergie qu'il s'en dégage, les couleurs chaudes et l'ambivalence qui s'installe entre calme et violence. Ces peintures se réfèrent à l'enfance, ses joies et ses incertitudes. Le travail graphique du bâton à l'huile et l'intensité du fusain viennent souligner les violences sourdes et contenues face à l'incompréhension du monde de tout un chacun.

Zélie NGUYEN

Née en 1993 à Strasbourg (France).
Vit et travaille à Paris.
Diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2021.

La peinture de Zélie Nguyen est peuplée d'un bestiaire animalier, d'architectures fantasmées et de rares figures humaines qui évoquent des mondes rêvés, des paysages mentaux. L'inconscient y tient une part importante, car l'artiste réalise des dessins préparatoires sans préméditer la composition finale. Elle mêle des références aux enluminures de la fin du Moyen Âge, à la miniature persane, à l'estampe japonaise et aux peintures surréalistes. Chaque œuvre est un monde ouvert : à l'apparition d'un nouveau personnage, à l'interprétation des regardeurs attentifs.

Dans *Fumée dans le désert* et *Le monde léger* (2025), les nervures du support en bois laissé en réserve dessinent des paysages désertiques. Un doute subsiste souvent sur le point de vue : s'agit-il de la vision de l'animal représenté ? Le lévrier dans *Le Bois du fruit défendu* (2025) semble attiré par le ruisseau. La pomme en guise de soleil est-elle le fruit de son hallucination ? La référence biblique au fruit défendu, celui de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, ancre la scène dans la continuité d'un récit biblique, celui du Livre de la Genèse. Pourtant, l'arbre a ici laissé place à un bois, et Adam et Ève à un chien, ouvrant des perspectives sur un nouveau récit.

Salle 7

Raphaëlle BENZIMRA

Née en 1999 à Paris (France).

Vit et travaille à Paris.

Diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2023.

La peinture figurative de Raphaëlle Benzimra, aux influences multiples, dont l'histoire de la représentation, est construite en mosaïque et pas à pas. L'artiste s'attache à représenter l'homme dans sa quête de pouvoir, d'ascension, de transcendance en lien avec des thèmes tels que le combat, la spiritualité et la mythologie.

L'artiste puise dans le vocabulaire des textes anciens et des grands sujets de l'histoire de la peinture pour créer une nouvelle narration et interroger leur résonnance aujourd'hui.

La notion de combat, qui se cristallise à la fois dans le sacré et le profane, les notions de bien et de mal sont interrogées dans leur rôle symbolique et leurs influences sur les pouvoirs et les politiques.

La boxe, que l'artiste pratique en compétition, est un thème qui revient souvent dans ses peintures. Le *Portrait de Dmitry Bivol* (2024) figure un instant précis, l'entrée sur le ring lors de son combat face à Canelo Álvarez en 2022.

La figure du boxeur peut être mise en parallèle avec celle de l'ascète qui tend à un mode de vie rigoureux et austère. Dans la série de gravures réalisée en 2023, elle illustre cinq scènes du *Paradis Perdu* de Milton. Le personnage de Lucifer y symbolise la soif de pouvoir qui vient entraver le développement d'une société épanouie.

Salle 8

Rayan YASMINEH

Né en 1996 à Paris (France).

Vit et travaille à Paris.

Diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2022.

Rayan Yasmineh puise à la fois dans l'iconographie médiévale et de la Renaissance pour se réapproprier les codes de l'histoire de l'art et ses grands principes autour de la perspective, du plan, de la ligne, de la couleur, mais aussi du portrait et de l'ornement. Sa peinture hybride à la fois les postulats de la peinture moderne occidentale et la culture du Moyen-Orient grâce à l'influence de la miniature arabe, persane et moghole, ainsi que les mythes et l'iconographie mésopotamienne. Pour l'artiste, « La matérialité de l'œuvre, comme les processus de création qui y ont conduit, deviennent des enjeux aussi importants que le sujet de l'œuvre en elle-même ». La miniature persane qui orne traditionnellement les manuscrits pour accompagner la lecture est rejouée par l'artiste dans ses peintures qui se mêlent à la peinture flamande et à des images d'archives. Dans l'œuvre *1258* réalisée en 2025, un calife règne au centre de la composition, incarnant la superposition des influences culturelles et des cycles de destruction et de reconstruction qui ont marqué Bagdad (Irak). La question soulevée sur la permanence des villes se retrouve également en arrière-plan des œuvres *Nomen Bagdad* (2022), *Le Siège* (2025) et *Véronique* (2025). En parallèle, une partie de la série sur ses archives familiales datant du mandat britannique en Palestine, révèle la porosité entre récits personnels et historiques.

À voir également...

EXPOSITION

31.01.26 → 03.05.2026

*L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS DE MONTPELLIER:
UNE HISTOIRE SINGULIÈRE*

Du 31 janvier au 3 mai 2026, le MO.CO. et le Musée Fabre présentent la troisième édition de *SOL ! La biennale du territoire*. L'exposition retrace près de 250 ans d'histoire de l'École des beaux-arts de Montpellier, en réunissant plus de 100 artistes passés par l'École des beaux-arts, de Cabanel à Combas, de Soulages à Benchamma. Œuvres patrimoniales et créations récentes dialoguent dans les salles du Musée Fabre, du MO.CO. et d'institutions partenaires comme le FRAC et le Cinéma Utopia. Un parcours élargi dans la ville vient compléter cette mise en lumière d'un ancrage artistique unique.

MO.CO.

13, rue de la République – Montpellier

Musée Fabre

39, Bd Bonne Nouvelle – Montpellier

EXPOSITION

14.03.26 → 31.08.2026

SARA OUHADDU

*S'ABSENTER QUELQUES SIÈCLES, ET REVENIR **

Sara Ouhammadou est une artiste qui vit et travaille en France et au Maroc. Dans sa pratique artistique, elle explore les savoir-faire traditionnels en s'attachant toujours à retracer l'histoire originelle de chaque artisanat étudié : ses gestes, ses circulations, ses influences. Face aux objets archéologiques provenant du monde méditerranéen antique, son regard vient superposer une autre géographie : celle du monde arabe, de la Méditerranée nord-africaine, des migrations et des dialogues anciens entre les deux rives. Elle y ajoute une collaboration inédite avec l'équipe du musée, en s'inspirant de la relation intime entretenue au quotidien avec les objets, souvent loin du regard du public.

* *Du côté de chez Swann* premier tome du roman de Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*.

Vernissage le vendredi 13 mars à 18h30

Exposition produite en partenariat
avec MO.CO. Montpellier Contemporain.

Site archéologique Lattara, Musée Henri Prades
390, route de Pérols, 34 970 Lattes

EXPOSITION

09.04.26 → 11.10.2026

JUNE CRESPO

DANZANTE

À travers ses sculptures, faites d'assemblages et de combinaisons d'objets, de moulages, de textiles trouvés ou d'éléments de construction industriels, l'artiste se joue du lieu pour créer une étonnante chorégraphie. Combinant l'organique et le technique, son travail ne se contente pas de refléter la pression et la destruction exercées sur la nature par la production post-industrielle. Il s'agit également d'un processus de réparation qui consiste à réparer les fractures entre des éléments qui semblent disparates, mais qui sont déconstruits et reconstruits dans une pratique alternative de mise en relation.

Exposition coproduite en partenariat avec Secession, Vienne, Fondation Sandretto Re Rebaudengo, Turin et MO.CO. Montpellier Contemporain.

Fondation Sandretto Re Rebaudengo,
Via Modena, 16, 10 141 Turin, Italie

Les rendez-vous Hebdomadaires

La visite commentée

Tous les jours, une visite conviviale accompagnée d'un médiateur culturel.

→ Du mardi au dimanche à 16h
MO.CO. (compris dans le billet d'entrée)
→ Du mercredi au dimanche à 16h
MO.CO. Panacée (gratuit)

La visite flash

À l'heure du déjeuner, une visite de 30 min à la découverte d'une sélection d'œuvres de l'exposition en cours.

Tous les vendredis de 12h30 à 13h
MO.CO. (compris dans le billet d'entrée)
MO.CO. Panacée (gratuit)

La visite famille

Une visite suivie d'un atelier à partager en famille.
Pour les 3-6 ans et les 7-12 ans.
En alternance sur nos deux centres d'art.
Sur inscription à mocoreservation@moco.art

Tous les dimanches de 11h à 12h30
MO.CO. (entrée payante 3€)
MO.CO. Panacée (gratuit)

Le service des publics

Pour les groupes (scolaires, centres de loisirs, associations, établissements spécialisés), le service des publics propose des visites découvertes et des ateliers créatifs en lien avec la programmation. Possibilité de projets sur mesure.

Sur inscription sur www.moco.art

Retrouvez l'agenda complet des événements et actions culturelles en lien avec l'exposition sur le programme de MO.CO. Montpellier Contemporain en ligne www.moco.art

Impression à base d'encres végétales sur papier 100% recyclé.

Informations pratiques

MO.CO. Panacée

14, rue de l'École de Pharmacie - Montpellier
Accessible aux personnes à mobilité réduite

Accès

Tramway : Lignes 1, 2 et 4 - Arrêt Corum
Voiture : Parkings Préfecture et Corum

Horaires

Du mercredi au dimanche
D'octobre à mai → 11h à 18h
De juin à septembre → 11h à 19h

En ligne

www.moco.art
facebook.com/montpelliercontemporain
instagram : [@montpelliercontemporain](https://instagram.com/montpelliercontemporain)

Catalogue *L'esprit de l'atelier*

L'exposition est accompagnée d'un catalogue publié pour l'occasion en partenariat avec les Beaux-Arts de Paris, diffusé par Flammarion et édité par MO.CO. Montpellier Contemporain. Le design graphique a été confié à Clément Wibaut. Il regroupe un texte inédit de Guitemie Maldonado et François-René Martin, enseignants et historiens de l'art, collaborateurs précieux de l'atelier de Djamel Tatah aux Beaux-Arts de Paris. Ainsi qu'un entretien réalisé entre Djamel Tatah et Numa Hambursin, et les contributions des 16 artistes de l'exposition.

Prix : 28 euros



